

UNE MAISON D'EXPORTATION A SAINT-QUENTIN SOUS L'ANCIEN RÉGIME

Charpentier, marchand à Saint-Quentin, rue Saint-Thomas, avait fait fortune pendant les années de prospérité commerciale qui suivirent le règne de Louis XIV. Il avait été mayeur, portait le titre de conseiller du roi et habitait le château de Vaux-en-Vermandois pendant l'été.

Son commerce se faisait sur terre et sur mer.

Nous nous trouvons à l'apogée de la monarchie française, par conséquent donc à la veille de son déclin, au temps de Louis le Bien-Aimé, sous le ministère économie du cardinal Fleury. Mais déjà quelques ombres au tableau : la disette qui suivit le rigoureux hiver de 1740, la guerre déjà allumée entre l'Angleterre et l'Espagne et l'approche de la guerre de Succession d'Autriche.

Le système de Law, s'il avait sombré, n'en avait pas moins donné un grand essor au commerce français, en même temps qu'il avait allégé la dette publique. D'après Voltaire nos ports possédaient dix-huit cents navires de commerce au lieu de quatre cents sous Colbert. Les mémoires d'Argenson rapportent en 1739 « que nous avons présentement un plus grand nombre de navires marchands en mer que les Anglais, que toutes les autres terres que le Portugal aimait mieux avoir affaire à nous naturellement ».

De Saint-Quentin, Charpentier expédiait en Allemagne, dans les Pays-Bas et même en Angleterre « toutes sortes de linons et batistes, des Cambrais clairs, unis, rayés, à fleurs ainsi que des toiles semi-hollande ». Il faisait également commerce de vin de Bourgogne.

Parmi ses clients de tissus, relevons quelques adresses : Wood et C^e de Lisbonne, Joseph Potter à Gand, Pierre Longho à Leipzick, Schuler, Guita à Amsterdam, Oppenheimer à Altona. On trouve aussi le nom de Cornélis Beethoven, un Hollandais venu s'établir marchand drapier à Bonn ; il est certainement parent de l'illustre auteur des sonates et symphonies, né plus tard à Bonn d'un maître de chapelle Hollandais.

Nous trouvons quelques copies de factures mais pas assez cependant pour situer l'importance de cette maison de commerce.

En voici quelques-unes :

Le 28 octobre 1740, vendu à MM. Moisson Père et Fils, de Marseille, les 7 pièces de toile ci-dessous, envoyées à M. Samuel Dumortier de cette ville en une caisse marquée MM n° 1 :

Toiles brodées en couleur :

7 pièces 417 m ci	L 417
dont une pièce 70 mouchoirs	
blanc	3 20
Caisse	90
	<hr/>
	L 480 29

Pour M. François Venino à Leipsik :

13 pièces batistes 2/3 1.340 aunes	
les 1.340 aunes de batiste	978
emballage, apprêt et droits	47 06
2 % comptant	20 10
	<hr/>
	1.045 16

Le 17 février 1739 pour M. Cornélis van Beethoven, de Malines envoyé en un ballot marqué C V B n° 1 :

4 pièces batiste	250
1 pièce à fleurs	70
Blanc et apprêt	14
Droits	2
2 %	6 18
	<hr/>
	342 18

Mais il y a beaucoup d'autres envois plus considérables. Prenons en exemple celui de septembre 1738 à Charpentier Frères et Delaleu, à Cadix, de cent pièces de batiste :

soit 5.300 plis	L 5.003 0 0
blanc et apprêt	310 0 0
Caisse, emballage, droits	
de sortie	52 06
	<hr/>
	5.365 6

Nous n'avons pas l'inventaire de la maison Charpentier Frères. Il nous est impossible de tirer des conclusions des prix cités.

Mais vers 1740 cette maison commençait son déclin, déjà les affaires n'allait plus toutes seules ; Sedden et C^e à Londres firent banqueroute. Plus cuisant encore fut Natan à Hambourg. « Si Oppenheimer, de Hanovre, ne nous avait pas rendu si bon

témoignage à son sujet, nous n'aurions pas confié notre bien à pareil homme ».

Aux articles de lin fabriqués à Saint-Quentin, s'ajoutait le négoce des étoffes de laine, sempiternes, lamprilles, aumales, feuquieres, de Beauvais.

La veuve Balthasar Baudoin, d'Anvers, commande dix pièces à grands bouquets, du plus beau et du plus nouveau dessin et toutes de dessins différents. Le dessin industriel « fleurissait » donc déjà et cela prouve que la fondation de l'école de dessin par M. Q. Delatour, quelque temps plus tard, répondait à un besoin de la place.

Au passage, nous trouvons un petit mémoire de MM. Dupré et Neveu, de Beauvais, qui proposent leurs aumales, tissu de laine léger à 21 sous l'aune par pièce 5/8 de 54 à 58 aunes ; 8 livres pour la teinture de la pièce entière ; 6 deniers pour le plomb de marquage ; 12 deniers pour pliage et manutention.

La maison de Cadix

Sous la firme Charpentier Frères et Delaleu, soit ses fils et son gendre, le négociant avait fondé une maison à Cadix afin de pouvoir commercer avec les Indes Occidentales, les immenses possessions espagnoles du Mexique et de l'Amérique du Sud. Les Etats qui possédaient des colonies s'en réservaient le monopole du commerce ; tout trafic étranger était contrebande. Charpentier avait donc sa maison à Cadix pour commercer avec le Nouveau Monde sous pavillon espagnol. L'armateur Itzweire chargeait sur le « Saint-Philippe » les marchandises à Dunkerque ; en plus des étoffes elles étaient de toutes sortes, notamment les cuirs et la morue salée. La frégate rapportait de Cadix la cochenille, les vins des Canaries, les huiles. La navette se faisait en trois mois. Les risques étaient partagés ; des « amis » car le mot client n'est jamais employé, prenaient un intérêt, c'est-à-dire une participation dans chacune de ces spéculations. On relève les noms de Dachery, de Theys, de la Panneterie, de Chauny. Ce procédé alors en usage est à l'origine des assurances, lesquelles ont commencé par les risques maritimes.

La cochenille, insecte desséché du Mexique qui servait de matière première à la teinture des étoffes était la marchandise la plus précieuse et la plus recherchée, objet principal de l'établissement de Charpentier à Cadix.

Les rapports n'étaient pas des plus faciles entre Cadix et Saint-Quentin depuis que la direction de la maison de Cadix avait été confiée au gendre Delaleu, fils de famille qui croyait devoir gagner beaucoup d'argent sans donner d'autre effort que de le ramasser. Les lettres s'acheminaient en trois semaines, ce qui fait six semaines pour avoir une réponse. Aussi les

réclamations tombaient dans le vide lorsque Saint-Quentin recevait 12 barils d'un grossier vin d'Espagne au lieu du Madère qui était annoncé. Et chaque affaire, par suite d'une négligence devenait un conflit.

Voici une lettre assez curieuse que le gendre fit écrire par sa femme. Nous la publions intégralement pour respecter le style de l'époque.

Cadix, ce 11 octobre 1740.

« Madame ma très chère mère,

« Je crois que vous êtes à présent de retour de la campagne ;
« je vois que la moisson d'été a été faite bien tard cette année
« et que la récolte n'a pas été entière puisque nous n'avons que
« la moitié de dépouille. Enfin, il faut bénir le Seigneur en
« toutes choses. Si la misère se fait sentir en France, nous la
« ressentons ici également par rapport à la guerre. Le commerce
« tombe tous les jours et il n'y a que quelques fortes maisons
« qui ont beaucoup de crédit et des amis en place de leur
« service qui font quelque grand coup. Il est vrai aussi qu'ils
« risquent mais quand on triple aussi une centaine de mille
« livres en huit ou neuf mois de temps cela est bien gracieux.

« Il ne faut qu'une demi-douzaine de bons coups de cette
« façon pour faire aussi sa fortune. Enfin, je n'ambitionne pas
« cela parce qu'il faut avoir des fonds considérables comme
« en ont ces maisons-là. Mais cependant si les affaires du
« pays avaient leur cours ordinaire, nous aurions eu cette
« année un joli bénéfice que nous n'avons pas. Tout ce qu'on
« peut faire de mieux est de gagner les frais de la dépense et
« d'aller tout doucement. Enfin, patience, il faut espérer
« qu'après ce temps il en viendra un meilleur car si cela durait
« encore un an ou deux cela me mettrait de fort mauvaise
« humeur. Je vous assure que je ne suis pas venue à Cadix dans
« d'autres intentions que d'y faire ma petite fortune et il serait
« bien chagrinant qu'au bout de plusieurs années je me
« trouve toujours avec le même bien ; ce n'est pas là mon
« compte. Mon cher mari a l'honneur de vous présenter ses
« très humbles respects. Je vous prie de présenter les miens à
« mon cher père ; je n'oublie pas ma sœur et mes nièces
« Beauvillé et j'ai l'honneur d'être avec un très profond respect,
« Madame ma très chère mère,

« Votre très humble et très obéissante servante et fille :

Charpentier-Delaleu ».

Nous ne connaîtrons jamais son prénom.

Mais les espoirs furent déçus ; la disette interrompit le cours des affaires en France ; la guerre entre l'Angleterre et l'Espagne déclenchée par la contrebande avait rendu les exportations

périlleuses et le coup de grâce fut donné par la guerre de Succession d'Autriche qui dura huit ans, de 1740 à 1748, prélude de la guerre de Sept ans. Les pertes sur terre et sur mer devaient faire sombrer la maison Charpentier qui dut déposer ses comptes et même ses lettres au baillage de Saint-Quentin. C'est pourquoi elles survécurent dans les archives.

Après ce préambule, nous allons donner copie des plus caractéristiques de ces lettres.

L'hiver 1740 et la disette

Charpentier, de Saint-Quentin, à Charpentier et Delaleu à Cadix, le 3 mai 1740.

« L'hiver continue toujours et semble se ranimer. Actuellement il gèle comme au mois de janvier et depuis quinze jours nous n'avons que de la neige et des frimas.

« Tout cela arrête la production des grains en sorte qu'ils ne sont pas présentement plus avancés qu'au mois de mars. Le beau blé vaut déjà 5 1 10 d ici ; en Flandre il vaut de 7 à 8. Suivant toute apparence voilà une terrible année pour la France ; toutes les denrées sont à un prix excessif et augmentent chaque jour. Dieu veuille nous préserver d'autres malheurs. »

Le 20 mai :

« Tout augmente chaque jour et, qui pis est, les maladies emportent bien du monde. M. le Curé de Saint-Jacques qui est à Paris pour les affaires de sa paroisse vient de perdre Mme Caignon, sa sœur, et son fidèle domestique Brancourt. »

L'hiver 1740-41 débuta aussi mal que le précédent s'était achevé. Desgoillon-Vinot écrivait d'Orléans en octobre 1740 :

« Nous faisons en ce pays-ci de pauvres vendanges. Les vignes sont à présent telles qu'elles sont à Noël.

« Les raisins rouges restent froids dans les cuves comme si on y avait mis de l'eau. Les raisins blancs sont gelés et il n'y a plus de maturité à attendre. Les plus anciens vignerons disent qu'ils n'ont jamais vu pareille année ; aussi les vins vieux sont hors de prix. »

Un officier en garnison à Rocroi, Bouteiller de Bouvincourt, écrit en octobre 1740 à son cousin Charpentier :

« ...L'on ne vit ici qu'à force d'argent ; le pain vaut 5 sous la livre, le vin le plus commun 45 le pot ; le reste des denrées à proportion, pour la bière, il n'en est plus question ; de

« sorte que j'aurai bien de la peine à me tirer d'affaire cette année puisqu'il me restera bien peu de reste de mes appoin-tements au mois de mars prochain qui est le temps où je cesserai d'en avoir.

« Nous avons ici en garnison un bataillon du régiment de la Couronne dans lequel est M. de Chauvenet, frère de M. de Lesdins, qui va être capitaine des grenadiers au prochain jour, il doit être à Saint-Quentin en semestre ; j'aurais été charmé de refaire connaissance avec lui ayant eu l'honneur de le voir à Perpignan il y a 13 ou 14 ans. »

Il s'agit de messieurs de Chauvenet de Lesdins et de Chauvenet de Bellenglise qui devaient être tués quatre ans plus tard, l'un à la bataille de Fontenoy, et l'autre à Melle, près de Gand.

Un autre cousin, de Theys, retour de Beauvais, Bolbec, Clermont, Senlis où il avait fait différentes affaires de toiles a ramassé quelques bruits sur la disette qui sévissait dans tous les endroits où il était passé.

« La fourniture des marchés par le laboureur est forcée rigoureusement sous peine de 300 livres d'amende, contre les défaillants, ce qui est exécuté et le sera jusqu'à la Saint-Martin. On assure que la Seine est toute chargée de bateaux de blé pour Paris et qu'il doit en venir encore en abondance de l'étranger. Si cela est, et que le Gouffre ne tire, les pauvres gens pourront subsister ; je ne conçois pas en vérité comment ils résistent. »

En effet, l'administration prévoyante du cardinal Fleury avait transformé la Salpétrière en un vaste magasin où s'entassaient, disait-on, trois années de provisions.

Un peu plus tard, du même de Theys :

« L'on donne pour certain qu'il y a 36 mille muids de blé arrivés à Paris ou sur la route et que cette grande ville ne tirera rien des provinces. Ces nouvelles consolantes sont confirmées de toutes parts et on ajoute que le blé est diminué de 10 par setier. »

Et dans sa lettre de bonne année :

« La misère augmente considérablement avec le prix du blé. Le seigle fut vendu hier 7 livres 10 sous. Je ne conçois pas comment le bas peuple y pourvoira ; le présent m'étonne et l'avenir me fait frémir, étant impossible de pourvoir au nombre prodigieux des mendians, sans compter les pauvres honteux que l'on doit assister même de préférence. »

Charpentier transmet ainsi ces nouvelles à sa maison de Cadix :

« La sécheresse et la gelée continue causent encore cette année de la disette en France, si le Bon Dieu n'y met la main.
« Les vignes sont gelées dans les meilleurs cantons et on mande du Languedoc que non seulement les vignes mais même les oliviers sont entièrement perdus. Aussi, nous pensons qu'il n'y a rien à craindre de faire emplette d'huiles d'autant que l'Italie est affligée de la même disette. »

Enfin, pour clôturer, un quémandage de Bouteiller de Bvincourt qui croyait encore à la réputation de fortune de son cousin :

« Rocroi, mars 1741,

« La Cour vient de m'accorder, en m'honorant, le grade de commissaire ordinaire.

« J'espérais en même temps une augmentation d'appointements mais il n'y a pas encore d'apparence, ayant été relevé à l'ordinaire le premier de ce mois. Il serait nécessaire que je fis pour cela un voyage à Paris cet été mais la grande cherté des vivres ayant absorbé ce que j'aurais pu ménager pour cette démarche sur mes appointements, je suis contraint de rester dans l'inaction. Ce dont j'aurais le plus grand besoin c'est d'un habit d'uniforme pour pouvoir me présenter au Prince en le remerciant de la grâce qu'il vient de m'accorder, le suppliant de m'en accorder une seconde qui est le grand semestre qui me procurerait 700 livres au lieu de 500. »

Evénements politiques et militaires.

Le commerce d'exportation de Charpentier sur terre par sa maison-mère de Saint-Quentin et sur mer par la succursale de Cadix avait prospéré pendant vingt-cinq années de paix. Il allait dépendre étroitement des événements politiques et l'apprehension de cette guerre de Succession d'Autriche qui allait culbuter sa maison prend une place qui paraîtrait insolite dans toute autre correspondance commerciale.

Charpentier, de Saint-Quentin, à Charpentier et Delaleu, à Cadix :

« La nouvelle de la prétendue mort de l'Empereur est Dieu merci fausse ; il se porte bien et ça a été une mauvaise plaisanterie qui mériterait punition. »

L'ineffable cousin de Theys croit encore à la paix :

« L'affaire de la corvette et du vaisseau anglais s'arrangera. M. le Cardinal qui est un adroit et grand politique trouvera

« quelqu'expédient pour y parvenir sans flétrir sur l'honneur
« et les intérêts de la France. L'arrogante nation anglaise
« apprendra l'humilité. » Tel n'est pas l'avis de l'armateur
Itzweire de Dunkerque :

« On continue à travailler ici pour nous mettre en état de
« défense et on prétend que la guerre est inévitable pour le
« printemps. »

Au printemps 1741 :

« Il y a une déclaration du Roy pour l'augmentation des
« troupes qui est sous presse. »

Chute de Porto-Bello.

Mais la guerre sévissait déjà depuis deux ans entre l'Angleterre et l'Espagne.

« ...Nous sommes très étonnés, écrit Charpentier à son gendre
« que votre lettre ne fasse aucune mention d'une grande
« nouvelle qui nous fut mandée, il y a six jours, à Londres, et
« que les Gazettes confirment. C'est la prise de Porto-Bello
« en Amérique. Plusieurs croient et on mande même que les
« galions auraient été pris. Cependant la Gazette de Hollande
« marque simplement que l'amiral anglais Vernon aurait surpris
« Porto-Bello, qu'il avait trouvé 72 pièces de canon dans la
« place, douze navires marchands dans le port et quatre navires
« de guerre, sans dire si ces navires étaient chargés ou non ;
« elle ajoute que les habitants auraient offert 4 millions de
« piastres pour les racheter du pillage et qu'après un mois de
« séjour pour faire sauter toutes les fortifications, l'amiral
« s'était retiré après avoir emporté les 72 pièces de canon de
« fonte. Si cette nouvelle et la prise des galions se confirmait
« rien au monde ne serait plus triste pour le commerce en
« général.

« Ce qui nous rassure ce sont vos lettres et celle de
« M. Smidts du 12 janvier par lesquelles il paraît que le trésor
« était bien arrivé à Panama, mais que les galions ne pourraient
« se rendre à Porto-Bello à cause des Anglais. Cependant la
« prise de cette place ne paraît que trop sûre. »

La chute de Porto-Bello avait eu lieu, en effet, le 1^{er} décembre 1739. C'était le port où se réunissaient les galions avant de se rendre en Espagne sous escorte. Cette place n'a pas retrouvé son importance ; elle n'est plus aujourd'hui qu'un simple village au sud de l'isthme de Panama.

« L'affaire de Porto-Bello est moins que rien pour le
« commerce et même aux habitants. Tout le mal tombe aux
« fortifications de la ville et sur le roi d'Espagne qui sera
« obligé de rebâtir. »

Cet amiral Vernon, député aux Communes, s'habillait d'un tissu de laine bleu appelé grogh. Ses marins l'appelaient l'amiral Grogh. Il leur défendit, lorsqu'il guerroyait aux Antilles, de boire du rhum sans y ajouter de l'eau. De là la boisson, le grog.

Les Anglais ne réussissaient pas toutes leurs entreprises ; cette guerre de prises de bâtiments de commerce se termina un peu en match nul. Vernon, voulant recommencer sur Carthagène le coup de Porto-Bello subit un gros échec qui fut suivi d'une défaite aux Antilles. Ce qui ne diminua en rien sa popularité dans la marine anglaise. Il était né populaire...

Au printemps 1741, Charpentier émet un ultime espoir dans une lettre qu'il écrit à Cadix :

« Quelques vaisseaux de guerre français ont été chargés de « fonds à La Havane et à Carthagène et ce sont ces vaisseaux, « au nombre de quatre, qui ont été attaqués par six gros « vaisseaux de guerre anglais. Ces derniers, malgré leur « supériorité, ont été bien étrillés et ont envoyé faire des « excuses au commandant français. On ne sait pas tout ce que « cela signifie. Le sentiment le plus général est que la paix est « faite avec les Anglais et cela paraît probable. »

Toutes ces nouvelles sont exactes ; on les retrouve dans l'histoire générale, ce qui est un commencement de référence...

En ce qui concerne ce combat naval : les Anglais avaient l'ordre de ne livrer bataille que s'ils étaient certains de la victoire. Et, comme, à l'autre bout du monde, ils ne savaient pas si la guerre était déclarée ou non, ils firent des excuses puisqu'ils étaient rossés.

La correspondance de Cadix relate les passages d'escadres à Gibraltar, les échecs des Anglais sur les Açores, l'arrivée des galions et les pertes de navires isolés.

Les fameuses gazettes de Hollande, qui furent le cauchemar de Louis XIV, étaient très recherchées. Il semble qu'elles circulaient alors librement, car Charpentier avait pris deux abonnements à la « Gazette d'Utrecht », pays où il commerçait. Ils lui étaient envoyés par un libraire français réfugié protestant établi à Utrecht. Ayant précédemment gagné à la loterie, il ajoutait 99 livres pour achat de deux billets.

Le libraire Savoye, qui était un homme vertueux, considérait les loteries comme immorales, il lui répondit en avril 1741 (cote 28) :

« Je vous renvoie une traite de 99 florins sur Goris d'Anvers « parce que ce n'est pas bien de mettre à la loterie.

« Vous paierez 10 florins pour chaque année de gazette. »

Les difficultés.

L'insécurité maritime et les mauvais crédits à l'étranger avaient paralysé les affaires, d'autant plus que le gendre Delaleu paraissait manquer de sérieux depuis qu'il dirigeait la maison de Cadix.

Voici quelques extraits de la copie des lettres de la maison de Saint-Quentin à celle de Cadix :

« Les 25 pièces de toile à fleurs constituées au capitaine Thévenard, capitaine du vaisseau « Le Neptune » : vous convenez avoir donné audit capitaine 44.539 Rn qui a vendu avec 35 % de bénéfice ; sur ce pied-là, le capitaine devait vous remettre 19.102 de bénéfice qui, joints au principal, doivent 73.681. Cependant, ce compte ne porte que 66.585. Vous ne passez que 25 % de bénéfice. Cette grande différence nous surprend. »

Suivent des observations sur une vente d'or dans de mauvaises conditions et avec une commission exagérée :

« Nous ne pouvons nous empêcher de nous récrier sur de pareils comptes qui vous font plus de tort que de profit car pour vouloir gagner de l'argent à tort et à travers vous perdez votre réputation et personne ne voudra plus avoir affaire avec vous. »

Et, pour clôturer, une discussion sur les mauvais vins :

« Il est aisément de comprendre à votre réponse que vous avez voulu faire passer du vin d'Espagne pour du vin des Canaries, dont la différence saute aux yeux et au goût. Il est bien triste de nous voir exposés, vous et nous, à pareil affront. Si nous avions pu soupçonner pareille chose, nous aurions laissé le vin à Dunkerque. Il a coûté plus de 400 à 500 livres de droits, voiture, etc... Nous sommes dans la triste nécessité de le reprendre pour conserver notre réputation qui nous est plus chère que tous les vins du monde. Cela est très mal de votre part. »

L'armateur Itzweire, de Dunkerque, se plaint de la maison de Cadix, qui a retenu trois mois sa frégate, le « Saint-Philippe », a négligé la revente des cuirs et lui a fait perdre une cargaison de saumons destinée à Marseille :

« N'est-il pas cruel de perdre un capital de 5.200 livres par leur propre négligence ; cela n'est-il pas difficile à digérer ? En vérité, il faut de la réflexion pour faire des affaires et pour rechercher l'intérêt des amis. »

Il ne devait y avoir déjà plus grand argent dans la maison.

Le gendre Delaleu répondit par une protestation — décembre 1740, cote 22 — parce qu'il ne touchait pas la dot de sa femme,

lui-même ayant apporté cent mille livres en argent liquide en regard des 50.000 qu'il n'avait pas touchées, et d'une situation à Cadix, qui, sous sa direction, n'en fut pas une.

« 1^e) Les 1.700 livres que vous avez données à ma chère femme pour son voyage, vous me les débitez et cela ne me paraît pas juste ;

« 2^e) Les trois années de mariage de ma chère femme, vous ne me les passez qu'au prix courant de votre place. Il est dit dans notre contrat que vous deviez me remettre en argent comptant les 50.000 livres de sa dot... J'ai toujours compté que vous me paieriez l'intérêt de cet argent non versé au cours de cette place qui est de 8 % l'an jusqu'à ce que vous trouviez à propos de mettre les derniers 50 mille francs dans la société. Il me revient pour les trois dernières années 10.500 livres au lieu de 7.500, ce qui fait 3.000 livres en plus du voyage de ma femme, lesquels, joints au solde de votre compte, font 8.017 livres 14 sous 4 deniers qu'il me revient.

« J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect, etc... »

Mais le dernier mot appartient à André, le fidèle employé, qui demande à Charpentier son rappel de la maison de Cadix :

« C'est la situation de la maison, Monsieur, qui fait toutes mes inquiétudes et m'ôte même la jouissance de la vie. Le bilan de cette année vous en dira assez. C'est un chemin ouvert qui vous conduira à une extrémité disgracieuse si on ne cherche pas à arrêter les progrès fatals à l'honneur, à la tranquillité et au bien de votre famille. Manque d'ordre et d'économie. Mauvaise réputation qui retire tout crédit... Idées démesurées de M. Delaleu qui s'entretient dans les idées de rapide fortune et ne s'inquiète pas du présent. Il croyait entrer dans une situation toute faite et facile avec des employés qui seraient des magiciens.

« On vient encore de manquer les achats d'huile à 56 afin de ne les payer que 55 ; les voilà aujourd'hui à 62

« La correspondance entre-mêlée de l'utile et de nouvelles qui peuvent servir aux spéculations est mal digérée, sans aucun jugement, puisque M. Delaleu, indifférent aux moyens de parvenir, se prive des connaissances nécessaires pour réformer et perfectionner comme chef pour le meilleur succès et l'intérêt commun. »

Conclusion

La maison de commerce de Charpentier, ancien mayeur, conseiller du roi, seigneur de Vaux, disparut donc l'une des premières.

A la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, qui fut avantageuse pour tous les belligérants, sauf pour la France malgré les

victoires de Fontenoy, Lawfeld, Raucoux, la conquête de la Belgique et la prise de Maëstricht, Louis XV crut s'en tirer par un « slogan » : « J'ai fait la paix en roi et non en marchand ». Il n'en resta pas moins un autre slogan : « Se battre pour le roi de Prusse ». Et un autre, plus honorable, qui dura plus d'un siècle : « Cette administration que l'Europe nous envie », car le XVIII^e siècle connut de remarquables intendants de province avec leurs subordonnés qui furent un honneur de la nation. Mais les marchands avaient été sacrifiés.

Le commerce français sortit ébranlé de cette guerre de Succession d'Autriche avant d'être détruit par les Anglais pendant la guerre de Sept Ans par la perte des plus florissantes colonies. Il ne s'en est jamais complètement relevé.

Il est intéressant de faire revivre une période, fût-elle courte, et qu'il est permis d'ignorer, du passé de Saint-Quentin.

André FLEURY.